Appel à contributions

Colloque international : « Les écoféminismes dans les arts et les littératures des aires ibériques et ibéro-américaines »

21 et 22 octobre 2027
MSH de Clermont-Ferrand

Direction scientifique : Paula Klein, Lucie Lavergne, Stéphanie Urdician, Mawada Rama Zid (CELIS-Université Clermont Auvergne)

L'écoféminisme, théorisé par Françoise d'Eaubonne, dans son ouvrage *Le féminisme ou la mort* (1974), établit un parallèle entre l'exploitation de la nature par les activités humaines, et l'oppression des femmes par les hommes. Entre la fin des années 1970 et les années 1990, de nombreuses chercheuses, philosophes, sociologues, aux États-Unis (Carolyn Merchant), en Australie (Val Plumwood), ou encore en Inde (Vandana Shiva) s'intéressent à cette double domination des femmes et de la nature depuis le XVIIe siècle en Occident[1]. Ces réflexions théoriques et intellectuelles, mues par une conscience écologique (Rachel Carson, *Silent Spring,* 1962), s'accompagnent d'actions militantes sur tous les continents.

En Amérique latine, la préservation des écosystèmes naturels rejoint la défense des peuples autochtones et confère au mouvement écoféministe une dimension essentielle. Les écoféminismes du Sud global ont une origine militante et activiste : ils naissent des luttes de collectifs de femmes paysannes et autochtones pour la terre, l'eau et les territoires, comme c'est le cas du « Movimiento de Mujeres y Diversidades Indígenas por el Buen Vivir » en Argentine. Ce dernier a été fondé par l'activiste mapuche Moira Millán, qui défend, comme le penseur Ailton Krenak, au Brésil, une philosophie du « buen vivir ». En effet, dans une perspective décoloniale, l'oppression exercée sur la nature converge avec l'intersection des oppressions de race, de classe et de genre, selon « la colonialité du genre », définie par María Lugones[2] à partir de la « colonialité du pouvoir » (Aníbal Quijano)[3]. Il est en effet impératif, pour les courants féministes latino-américains de trouver un féminisme émancipé des critères occidentaux imposés, d'inventer, comme dit Francesca Gargallo, « d'autres modernités » qui ne proviennent pas de « la séparation entre le corps converti en machine et l'âme rationnelle ou conscience qui le gouverne »[4].

---

[1] Carolyn Merchant, « Exploiter le ventre de la terre », in Émilie Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes,* Paris, Cambourakis, 2016, p. 155.
[2] María Lugones, «Colonialidad y género», *Tabula Rasa*, Bogotá - Colombia, No.9: 73-101, julio-diciembre 2008.
[3] Aníbal Quijano, «Colonialidad del poder. Cultura y conocimiento en América latina », Vol. 24, n° 51, *Crítica Cultural en Latinoamérica: Paradigmas globales y enunciaciones locales* (1999), pp. 137-148.
[4] *Feminismos desde Abya Yala. Ideas y proposiciones de mujeres de 607 pueblos en nuestra América,* México, Editorial Corte y Confección, 2014, p. 25. « Notre traduction ».

L'Espagne a bénéficié des réflexions et actions écoféministes menées à l'international – introduites en Espagne grâce à l'anthologie *Ecología y feminismo* de María Xosé Agra Romero (1998)[5] –, et particulièrement en Amérique Latine. Depuis les années 2000, la pensée écoféministe est diffusée à travers l'œuvre de la philosophe Alicia H. Puleo, de l'anthropologue Yayo Herrero ou encore des autrices de l'article « Verde que te quiero violeta. Encuentros y desencuentros entre feminismo y ecologismo », Anna Bosch, Cristina Carrasco y Elena Grau (2003)[6], qui s'intéressent notamment aux tâches domestiques assurées par les femmes. Leur travail fait écho à la réflexion sur les inégalités sociales menée par l'économiste catalan Joan Martínez Alier (2004) qui parle d'une « écologie des pauvres »[7] et observe comment les populations les plus défavorisées se battent (contrairement aux idées reçues) pour la préservation de la nature.

Ni théorie, ni école de pensée, l'écoféminisme regroupe des mobilisations plurielles et des formes variées. La diversité à la fois géographique et culturelle des publications, des personnalités, empêche de réduire l'écoféminisme à une position philosophique, mais invite à le considérer plutôt comme un « mouvement social pour le changement »[8]. Son centre de gravité est la remise en cause, fondamentale, du dualisme nature-culture établi par les sociétés occidentales et mondialisées – où la féminisation de la nature va de pair avec son exploitation. Une telle remise en cause prend des formes inédites, de réinvention du monde, « faisant place aux corps, à l'imagination, à l'esthétique, aux émotions comme encore à la magie »[9]. Par une inversion du stigmate, les écoféministes repensent de manière positive le lien à la nature. Comme le souligne l'anthropologue espagnole Yayo Herrero, il ne s'agit pas de « nier la dimension naturelle des femmes, mais de 'renaturaliser' l'homme, en ajustant l'organisation politique, relationnelle, domestique et économique des conditions de vie, qui découlent du fait que nous prenons part à une communauté d'êtres vivants »[10]. Pour cela, il faut avant tout prendre conscience de notre condition d'humains « écodépendants », c'est-à-dire dépendants de la nature et de la Terre où nous vivons et « interdépendants », donc vulnérables, particulièrement face à la maladie, la vieillesse, etc. La question du soin et la philosophie du *care* théorisée par Carol Gilligan[11], sont donc centrales dans l'écoféminisme. Il s'agit d'apprendre à reconsidérer les rapports entre l'humain et la nature, à reconsidérer la nature elle-même dans sa diversité et sa richesse. La langue espagnole s'est à cet égard pourvue d'un mot pour désigner cet apprentissage : « bioalfabetización », mettant ainsi en relief la dimension progressive.

Comment la pensée écoféministe investit-elle les arts et les littératures ?

Si l'écoféminisme réunit philosophes, sociologues, économistes, anthropologues, il a également de nombreuses déclinaisons dans les arts et littératures : là aussi, les pratiques

[5] María Xosé Agra Romero, *Ecología y feminismo*, Granada, Editorial Comares, 1998.
[6] Fondation Mundubat, 2003, en ligne : https://www.mundubat.org/proyecto/verde-que-te-quiero-violeta-encuentros-y-desencuentros-entre-feminismo-y-ecologismo/ *[dernière consultation le 9 novembre 2026]*.
[7] Joan Martínez Alier, *El ecologismo de los pobres: conflictos ambientales y lenguajes de valoración,* Barcelona, Icaria, 2004.
[8] Julie Cook, « La colonisation de l'écoféminisme par la philosophie », in Émilie Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes,* Paris, Cambourakis, 2016, p. 317.
[9] Emilie Hache, *op. cit.*, p. 16. Introduction.
[10] Yayo Herrero, « Miradas ecofeministas para transitar a un mundo justo y sostenible », *Revista de Economía Crítica*, nº16, 2013, p. 289.
[11] Carol Gilligan, *In a different voice: psychological theory and women's development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

remettent en question les dichotomies (nature/culture, objet/sujet, femme/homme, corps/esprit, primitif/civilisé, humain/non-humain, etc.) et, partant, les rapports de pouvoir des sociétés modernes occidentales[12].

En littérature, l'écoféminisme trouve un écho dans un courant transdisciplinaire, l'écocritique[13], puis dans l'écopoétique qui se diffusent dans les pays hispanophones[14]. L'ouvrage de référence de Patrick D. Murphy, *Literature, Nature and Other: Ecofeminist Critiques* (1995)[15] a permis d'intégrer à l'écocritique une dimension féministe non essentialiste. L'écoféminisme s'est développé selon des trajectoires et des chronologies différentes dans la péninsule ibérique et en Amérique Latine. En littérature, il semble s'être plus largement implanté du côté latino-américain aussi bien dans le champ académique que littéraire[16]. Ainsi, il nous semble primordial d'étudier les influences mutuelles, les allers-retours, les évolutions de l'écoféminisme entre les deux continents, particulièrement dans un contexte décolonial, où subsistent des structures de domination héritées de la colonisation[17].

Si, en Amérique latine, l'écopoétique renvoie à une tradition littéraire régionaliste (masculine), où « l'identité de la patrie [est associée] à l'ancrage des peuples dans la géographie »[18], une dimension écoféministe caractérise les œuvres de Gabriela Mistral (*Poema de Chile*, 1967) ou de Juana de Ibarbourou, chez qui le corps féminin et la nature sont étroitement liés. La prédominance de l'écoféministe latino-américain s'explique également par le fait que les peuples autochtones y sont les principales victimes des conséquences du désastre écologique provoqué par le modèle capitaliste d'exploitation des espaces naturels (déforestation, extractivisme, pollution de l'air et de l'eau…)[19]. Les recueils poétiques écoféministes de la Nicaraguayenne Esthela Calderón ou de la poète espagnole et guatémaltèque Ana G. Aupi (*Seré la tierra,* 2024) y font directement allusion.

Dans le domaine de la prose et du roman, l'Argentine Samanta Schweblin évoque la menace invisible des pesticides de la monoculture du soja (*Distancia de rescate*, 2014), Claudia Aboaf envisage l'eau douce comme l'enjeu majeur d'un futur proche (*El rey del agua*, 2016). Les romans spéculatifs de l'Uruguayenne Fernanda Trías anticipent des conséquences dévastatrices que l'humanité n'a pas encore éprouvées (*Mugre rosa*, 2020 ; *El monte de las furias*, 2024).

D'autres romans interrogent la frontière entre l'humain et l'animal, ainsi que l'exploitation industrielle du vivant, comme *La perra* (2017) de la Colombienne Pilar Quintana, ou *Cadáver exquisito* (2017) de l'Argentine Agustina Bazterrica, où le corps féminin devient littéralement bétail reproducteur. Gabriela Cabezón Cámara propose une réécriture de l'histoire

[12] Voir l'article de Pascale Saarbach, « L'art écoféministe aux Etats-Unis (1970-1980) : naissance d'un courant », *Revista de História da Arte e da Cultura*, 2023, 4, pp. 4-26.
[13] Une définition est donnée par Glotfelty y Fromm dans *The Ecocriticism Reader: Landmark in Literary, Ecology*, Athens, Georgia, University of Georgia Press, 1996.
[14] Ronald Campos López, « Estudios sobre la ecopoesía hispánica contemporánea: Hacia un estado de la cuestión », *Artifara*, n°18, 2018. En ligne : https://ojs.unito.it/index.php/artifara/article/view/2518.
[15] Patrick D. Murphy, *Literature, Nature and Other: Ecofeminist Critiques*, State University of New York Press, 1995.
[16] Voir, à ce sujet, l'article de Niall Binns, « Ecocrítica en España e Hispanoamérica », *Ecozon@,* 2010, p. 132-135, et celui de Romuald Campos López (*ibid.*) qui explique, par exemple, que sur 131 auteur.rices étudié.es par des spécialistes d'écopoésie, 88,5% sont latino-américain.es et 11,45% espagnol.es. Si l'on s'en tient aux pourcentages par pays, le Chili est celui qui arrive en tête pour l'étude des recueils écopoétiques avec 32,82%.
[17] Voir supra, Aníbal Quijano, *op. cit.* et María Lugones, *op. cit.*
[18]Niall Binns, « Ecocrítica en España e Hispanoamérica », *Ecozon@,* n°1, 2010, p. 132.
[19] Maristella Svampa, *Feminismos ecoterritoriales en América latina. Entre la violencia patriarcal y extractivista y la interconexión con la naturaleza*, Documentos de Trabajo, n° 57 (2ª época), Madrid, Fundación Carolina, 2021.

nationale à partir de la nature et des corps dissidents~~, comme~~ (*Las aventuras de la China Iron*, 2017 ; *Las niñas del naranjel*, 2023). L'Équatorienne Mónica Ojeda, de son côté, mêle volcans, musique et rituels andins dans *Chamanes eléctricos en la fiesta del sol* (2024). La montagne y apparaît comme un être vivant et sacré, conformément à la cosmovision andine, et le corps féminin, par la transe, la danse et le rite, retrouve un lien avec la terre. Enfin, côté essai, il faut mentionner l'Argentine Clara Obligado qui développe une pensée qu'on peut rapprocher de l'écoféminisme dans *Todo lo que crece: naturaleza y escritura* (2021), ou dans *Un árbol de compañía* (2025), livre hybride entre littérature et science, coécrit avec le biologiste et botaniste Raúl de Tapia. L'attention au vivant y est liée à une réflexion féministe sur le corps, le soin et l'écriture.

En Espagne, la préoccupation pour la question environnementale au sein de la littérature existe de longue date. Dès 1975, l'écrivain Miguel Delibes dans son célèbre discours d'entrée à la Real Academia Española, s'élevait contre « l'agression brutale de la nature » et la conception « moderne » du progrès. Le récent courant de la littérature « néorurale », développé dans les années 2010[20], à partir de la publication du roman de Jesús Carrasco*, Intemperie* (2013) rejoint ces préoccupations. En 2020, certaines romancières telles qu'Ana Iris Simón (*Feria*), Olga Merino (*La forastera*) ou Sara Mesa (*Un amor*) dépeignent une ruralité souvent rude et désolée, tout en dénonçant dans leurs œuvres le capitalisme, la mondialisation et les inégalités géographiques (périphérie / centre). En poésie, on retrouve cette problématique dans le recueil de poèmes en prose *La bestia ideal* (2022) d'Erika Martínez.

La ruralité est en outre associée à une dimension fantastique, voire à la magie, comme dans le roman *Por si se va la luz* de Lara Moreno (2013), à travers la figure de la sorcière et/ou de la guérisseuse, ou encore dans le roman emblématique *Canto jo i la muntanya balla* de la Catalane Irene Solà (2019), où la voix narrative est successivement portée par différents êtres vivants (chevreuil, ours, mais aussi champignons…) et éléments naturels (nuages). La dimension écoféministe entre alors en résonnance avec les concepts de « biofilia » et de « topofilia » qui désignent les liens affectifs qui unissent les êtres vivants les uns avec les autres, d'une part, avec leur environnement, d'autre part[21]. La valorisation de ces liens est au centre de l'œuvre poétique de María Sánchez (*Cuaderno de campo,* 2017 et *Fuego la Sed,* 2024), qui met en scène une ruralité vivante mais affectée par les changements climatiques (raréfaction de l'eau, sécheresse). La ruralité apparaît également comme un espace de liberté et de reconnexion dans l'œuvre poétique de Sara Herrera Peralta, *Caramelo culebra* (2019). De même, la poésie d'Olalla Castro met constamment en rapport oppression de la nature et oppression des femmes, dans le recueil *Bajo la luz el cepo* (2018), suggérant, parfois, une perspective apocalyptique qui permet de tisser des connexions entre plusieurs mythologies (*Todas las veces que el mundo se acabó,* 2019). Citons pour finir les essais de la poète María Sánchez, *Tierra de mujeres* (2019) et de Concha López Llama, *Yo, ecofeminista* (2022) qui formulent une critique de la culture patriarcale et capitaliste en interrogeant, notamment, la place des femmes dans la les sociétés rurales.

Quelles sont les spécificités de l'écoféminisme dans la péninsule ibérique d'une part, et dans les Amériques d'autre part ? Comment ces différents mouvements écoféministes

[20] Vicente Luis Mora, « Líneas de fuga neorrurales de la literatura española contemporánea », *Tropelías. Revista de Teoría de la Literatura y Literatura Comparada*, número extraordinario 4, 2018, p. 198-221.
[21] Juana María González García, *Literatura ecológica contemporánea en español escrita por mujeres, una visión panorámica*, Bruxelles, Peter Lang, 2024, p. 17.

s'alimentent-ils les uns les autres ? Comment la littérature et les arts contribuent-ils à diffuser et à enrichir la réflexion – et l'action – écoféministe ? Quels sont les enjeux de la pensée écoféministe pour les œuvres littéraires et artistiques ?

Les différentes contributions pourront s'inscrire, sans exclusivité, dans les axes suivants :

–Revalorisation des cultures ancestrales. Résurgence des mythes et légendes en lien avec la nature

–(Re)valorisation du corps féminin et animalité. Devenir animal.

–Considération du paysage comme protagoniste de l'œuvre artistique ou littéraire et de la nature comme « entité biologique »[22].

–Création artistique en lien avec la solidarité entre femmes et lien avec la nature

–Artivismes et militantisme pour la protection de la nature et du vivant

Les propositions de communication, en français, portugais ou espagnol, d'une longueur approximative de 300 mots, et accompagnées d'une brève notice biobibliographique sont à renvoyer à **colloqueecofeminisme2027@proton.me** pour le 20 mars 2027.

Bibliographie

BAHAFFOU, *Eropolitique. Ecoféminismes, désirs et révolution*, Paris, Le passager clandestin, 2025.

BINNS Niall, "Ecocrítica en España e Hispanoamérica", *Ecozon@,* n°1, 2010.

D'EAUBONNE Françoise, *Le féminisme ou la mort* (1974)*,* Le passager Clandestin, 2024.

D'EAUBONNE Françoise, *Le sexocide des sorcières,* Vauvert, Au Diable Vauvert, 2023.

DONOVAN Joséphine et HANSEN-LØVE Laurence, *Cause animale et écoféminisme*, Presses universitaires de France, 2025.

Carmen FLYS JUNQUERA, José Manuel MARRERO HENRÍQUEZ y Julia BARELLA VIGAL (ed.), *Ecocríticas. Literatura y medio ambiente*, Madrid, Vervuet, 2010.

Genre et environnement. Nouvelles menaces, nouvelles analyses, au Nord et au Sud, MOLINIER Pascale, LAUGIER Sandra et FALQUET Jules (coord.), Paris, L'Harmattan, 2015.

GONZÁLEZ GARCÍA, Juana María, *Literatura ecológica contemporánea en español escrita por mujeres, una visión panorámica*, Bruxelles, Peter Lang, 2024.

HERRERO Yayo, "Apuntes introductorios sobre el Ecofeminismo", *Boletín de recursos de información*, nº 43, junio 2015.

LUGONES María, "Colonialidad y género", *Tabula Rasa*, Bogotá - Colombia, No.9: 73-101, julio-diciembre 2008.

MARTIN Hélène, « La destruction de la nature est-elle patriarcale ? L'écoféminisme pour subvertir le dualisme », *Revue internationale et stratégique*, 133, 2024, p. 23-36.

PULEO Alicia H., *Claves ecofeministas. Para rebeldes que aman a la Tierra y a los animales,* Madrid, Plaza y Valdés Editores, 2019.

PULEO Alicia H., *Ecofeminismo. Para otro mundo posible*, Madrid, Cátedra, 2011.

Reclaim. Recueil de textes écoféministes, Émilie Hache (ed.), Paris Cambourakis, 2016.

SIGRIST Sidonie, *La révolution écoféministe. Les idées, les luttes et les pistes pour changer,* Vanves, Hachette, 2021.

SOUZA Patricia (de), *Ecofeminismo decolonial y crisis del patriarcado*, Santiago de Chile, Los libros de la mujer rota, 2018.

[22] Cristo Saavedra Sarmiento, « Ecofeminismo y bioalfabetización en la poesía de María Valerón Romero », *BEOIBERÍSTICA*, Vol. VII, n°1, 2023.

STARHAWK, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique,* Paris, Cambourakis, 2015.
SVAMPA Maristella, *Feminismos ecoterritoriales en América latina. Entre la violencia patriarcal y extractivista y la interconexión con la naturaleza*, Documentos de Trabajo, nº 57 (2ª época), Madrid, Fundación Carolina, 2021.